

Universités américaines. Bals, tests, sports, flirt : Le Journal de Betty-Jane.

Numéro d'inventaire : 1979.34474

Type de document : article

Éditeur : Réalités

Date de création : 1946

Description : 7 feuilles.

Mesures : hauteur : 312 mm ; largeur : 244 mm

Notes : Etats-Unis.

Mots-clés : Systèmes éducatifs étrangers

Filière : Université

Niveau : Supérieur

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 12

ill.

UNIVERSITÉS AMÉRICAINES

BALS,
TESTS,
SPORTS,
FLIRT :



Le Journal de Betty-Jane

J 1^{er} Septembre.

J'AIME la préparation à ces huit longs mois de collège, ces courses à New York pour acheter les sweaters, chaussures et jupes interchangeables qui vont constituer ma seule garde-robe cette année. Les vacances ont été longues, depuis le 1^{er} juin, et la vie du collège m'attire encore plus que l'année dernière. L'année dernière, j'étais *freshman*, c'est-à-dire nouvelle. Je ne connaissais personne, les professeurs m'effrayaient un peu, et l'initiation à la vie de l'université a été longue. Être *freshman*, cela comporte bien des inconvénients : le premier mois, on est astreint à des règles strictes, qui vous sont imposées par les *sophomores* (deuxième année). Ces règles, qui ont l'air d'un jeu, sont très humiliantes à mon avis. Je n'avais pas le droit de porter de rouge à lèvres, ni aucun maquillage, je devais me coiffer en nattes et porter un gros nœud rouge sur le haut de la tête. Et de plus je ne devais pas manger d'ice-cream ni boire de coca-cola pendant tout un mois. Vous représentez-vous ce que cela veut dire?... Je me sentais en quarantaine vis-à-vis du reste de l'université et je souffrais beaucoup de paraître laide auprès des jeunes gens du collège de garçons. Et si vous vous dérobiez à ces règles, vous deviez porter un grand écriteau sur la poitrine : *j'ai mis du rouge à lèvres — j'ai bu du coca-cola...*

Cette année, ce sera mon privilège de *sophomore* que de faire la règle pour les petites *freshmen*. Quelle vengeance...

Dans quinze jours, je serai *sophomore*, je commencerai à vivre véritablement de la vie du collège que j'ai entr'aperçue l'année passée, mais que je n'ai à aucun moment pleinement goûtée. Je vais pouvoir choisir mes cours et travailler librement, aller à toutes les danses et *house-parties*. Je vais pouvoir choisir ma *sororité*, dont je porterai l'insigne sur mon chandail. Je serai « quelqu'un ». Jamais je n'ai tant pensé à devenir quelqu'un, à me faire remarquer. Bien sûr, je porterai toujours mes mocassins marron, mon chandail rouge, socquettes assorties et ma jupe écossaise, avec un grand collier de perles à triple rang autour du cou, comme toutes les autres. Et je couperai mes cheveux très courts et très bouclés autour de la tête, puisque tout le monde le fait en ce moment. Mais je voudrais qu'en parlant de moi on dise : Betty-Jane, elle est extraordinaire — ou

bien, B. J. a un sens critique développé — ou encore : B. J. est ravissante.

Je crois que le collège ne fait pas seulement mûrir et enrichir l'esprit. Il développe aussi les facultés physiques et morales. Cette intimité entre les jeunes filles, qui se transforme souvent en compétition, est aussi physique qu'intellectuelle. Voir vivre les autres de près, c'est sans cesse les comparer avec soi-même et, de ce fait, découvrir ses propres qualités. J'aime mon collège pour cela : les jeunes filles y viennent d'un milieu simple et aspirent à la simplicité. Dans les grandes écoles à la mode, comme Vassar ou Smith, on peut monter à cheval et jouer au golf, mais à Delaware, on apprend mieux la vie. Presque tous, là-bas, doivent lutter et travailler pour « gagner » leur année de collège. Garçons et filles veulent goûter de cette vie unique qui pourra être la leur pendant quatre ans s'ils trouvent l'argent nécessaire pour se l'offrir. Quelquefois, leurs parents les aident, mais c'est plutôt l'exception. Pour ma part, je sais que l'été prochain je devrai travailler pour pouvoir payer mon année de junior. Mais nous avons encore le temps. Les garçons travaillent au drug-store, comme plongeurs, barmen, vendeurs, lorsqu'ils ont terminé leurs classes. Les filles donnent des leçons particulières, tricotent des gants ou des socquettes, vendent au Woolworth ou au « Five and ten Cent Store ». Il y a mille et mille moyens de payer sa pension, lorsqu'on veut participer à cette vie de collège. Et je crois qu'elle en vaut la peine.

Un été de la Saint-Martin, des jeunes filles en robe claire. C'est la semaine des Freshmen, huit jours avant la rentrée ; on s'installe. Des figures nouvelles, sympathiques ; quelques examens, l'initiation des freshmen. Puis, la semaine d'introduction se termine, et les sophomores, juniors et seniors recommencent à travailler. Un jour d'immatriculation et la routine est de nouveau établie. Les classes le matin, et hockey l'après-midi. Les clubs se forment, le yearbook ou mémorial de l'année s'ébauche, on répète la nouvelle pièce de théâtre à Mitchell Hall. Le soir, toutes les lumières brillent dans les chambres et à la bibliothèque. Partout des jeunes filles le long des allées. Et les Freshmen, leur nom accroché autour du cou et un gros nœud rouge sur la tête... Les jours deviennent plus frais, les feuilles mortes crissent sous les pas. L'automne est là, et le travail a commencé.

Réalité Sept 1946



Dix fois par jour les étudiants se croisent sur le campus de l'Université, affairés, d'une classe à un rendez-vous, du gymnase à l'ice cream soda.

11 Octobre.

J'ai été élue présidente de ma classe, et c'est moi qui, hier, ai planté un arbre, l'arbre des sophomores. Tous les ans, la classe plante un hêtre, en souvenir du *Founders' Day*, du Jour des Fondateurs, symbole de la croissance et du développement du collège. Hier aussi, la présidente des juniors a remis l'épée à la classe des Freshmen, et celle-ci a reçu ses couleurs. Les seniors ont mis pour la première fois leurs robes noires et leurs bérets. Nous avons marché en procession jusqu'à Mitchell Hall, la salle de réunions, qui tient lieu de théâtre, de salle de concert et de conférence. Mitchell Hall joue un grand rôle dans ma vie. J'y passe la plupart de mes soirées, répétant la pièce que nous devons jouer début novembre. J'y vais aussi chanter dans le chœur du Y.W.C.A(1). Vais-je jamais trouver le temps pour travailler ? Il semble que les clubs et les activités sociales s'accumulent autour de moi. Etre présidente de ma classe, cela veut dire que je fais partie du *student council*, du conseil des étudiants. A Delaware, il existe ce qu'on appelle le système de l'honneur : il n'y a pas de pions, de surveillants ; les étudiants s'administrent eux-mêmes. Pas question de tricher aux examens, d'être punis par les professeurs. Le conseil des étudiants, où chaque classe est représentée, a pour but de faire respecter les règles du collège ; il organise aussi le budget des activités sociales, c'est-à-dire des bals et réceptions. Si une élève s'est écartée de la discipline du collège, elle comparait devant ses camarades, qui jugent si sa faute doit recevoir une sanction. Ce système est excellent, car rien n'est plus humiliant pour

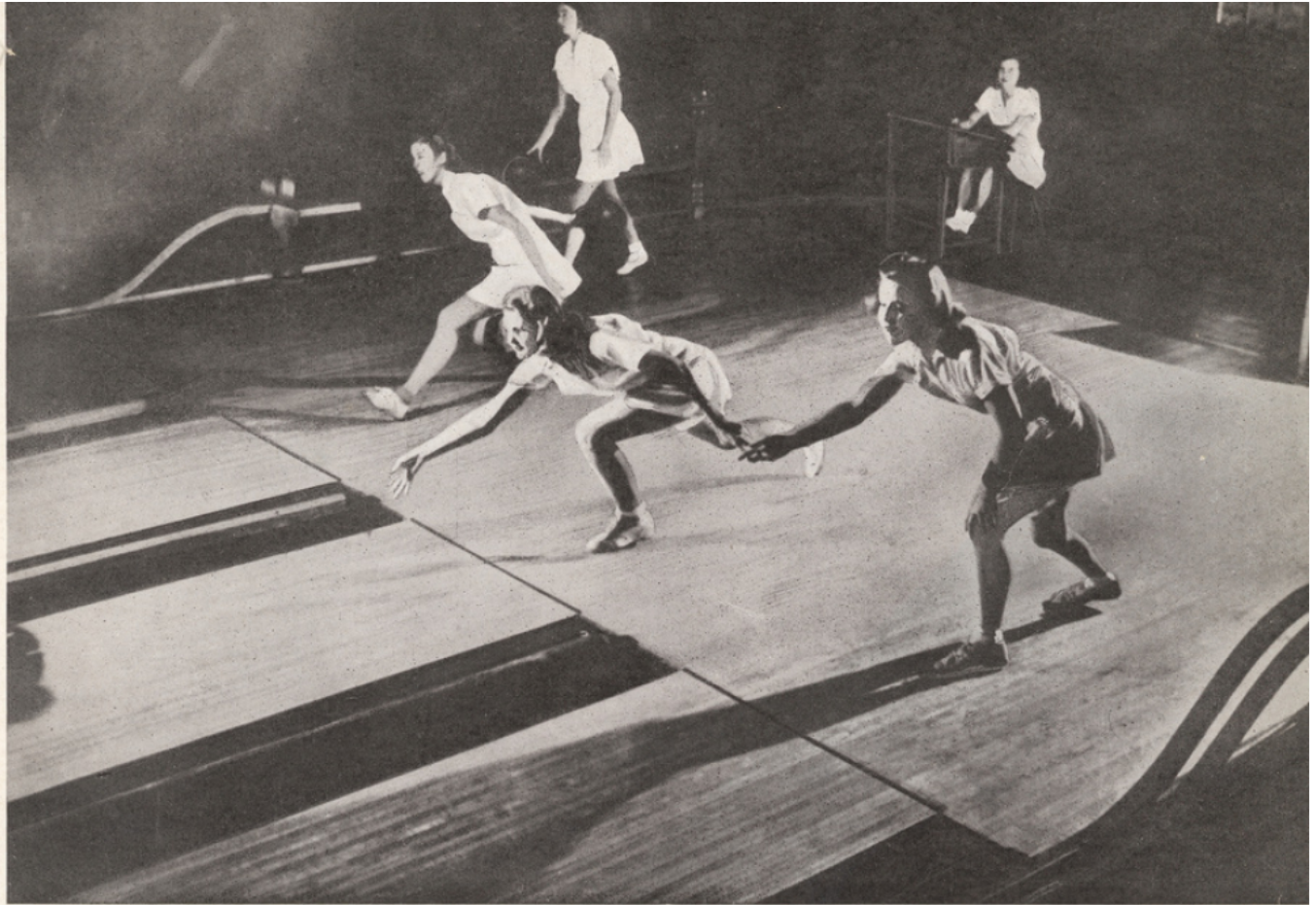
(1) Young Women's Christian Association.

une étudiante que de comparaître devant ses propres camarades. D'ailleurs, la discipline est large et personne n'est tenté d'enfreindre les règles.

Demain, j'ai un test en sociologie. J'ai pu enfin choisir cette année les cours qui m'intéressent. J'ai longuement discuté, pendant la Freshman week, avec le professeur qui me sert de conseiller, et nous avons fait ensemble le plan des trois années d'études qui sont encore devant moi. Je dois avoir quinze points de crédit chaque semestre, et chaque cours représente trois points. J'ai donc cinq matières ce semestre, et mon emploi du temps s'arrange de telle sorte que mes cours se passent le matin : sociologie, psychologie élémentaire, histoire des États-Unis, histoire de la philo-



Le soir, la radio retransmet dans les chambres les programmes de jazz.



Chaque université a ses bowling alleys. Tenant des quilles et du jeu de boules, ce sport est aussi populaire que le foot-ball.

23 Décembre.

Le mois a passé avec la rapidité d'un bal où l'on s'amuse. Je relis ce cahier et je m'aperçois avec terreur que ma vie de collègue a l'air d'une suite ininterrompue de bals, de jeux, de réunions et que le travail se fait par à-coups, lorsqu'on veut bien y penser. Mais ce n'est pas juste. On travaille, tous les jours, tous les soirs. On travaille en classe en collaboration complète avec le professeur. Certaines classes de philosophie, que j'affectionne particulièrement, sont les seminars. Nous ne sommes que six ou sept étudiants, réunis avec le docteur B... autour d'une tasse de thé, et nous discutons pendant trois heures sur un sujet que le professeur a choisi à l'avance et que nous avons eu le temps de préparer avant le cours. C'est au seminar que la camaraderie entre professeur et étudiant se fait le plus sentir. C'est parce qu'ils vivent ensemble, dans la même maison, qu'ils se rencontrent du matin au soir, en dehors des classes, parce que les professeurs participent et organisent les différentes activités sociales du campus que les étudiants et la faculty sont si proches l'un de l'autre. A tout moment, l'étudiant peut venir voir son professeur, soit à son bureau, soit dans sa propre chambre, et à son tour le professeur ne demande pas mieux que de rendre l'invitation. Nous nous rencontrons aussi à la bibliothèque.

Après Mitchell Hall, la bibliothèque est l'endroit le plus animé du campus : située à mi-chemin entre le collège de

filles et les dorms des garçons, les marches de la bibliothèque sont le rendez-vous habituel des jeunes gens. On se rencontre entre les classes, pour fumer une cigarette, parler du dernier foot-ball game. On discute des classes, des professeurs, de tout. Mais, une fois la porte franchie, c'est le silence total.



La récompense des bons élèves consiste à faire partie de la troupe théâtrale.